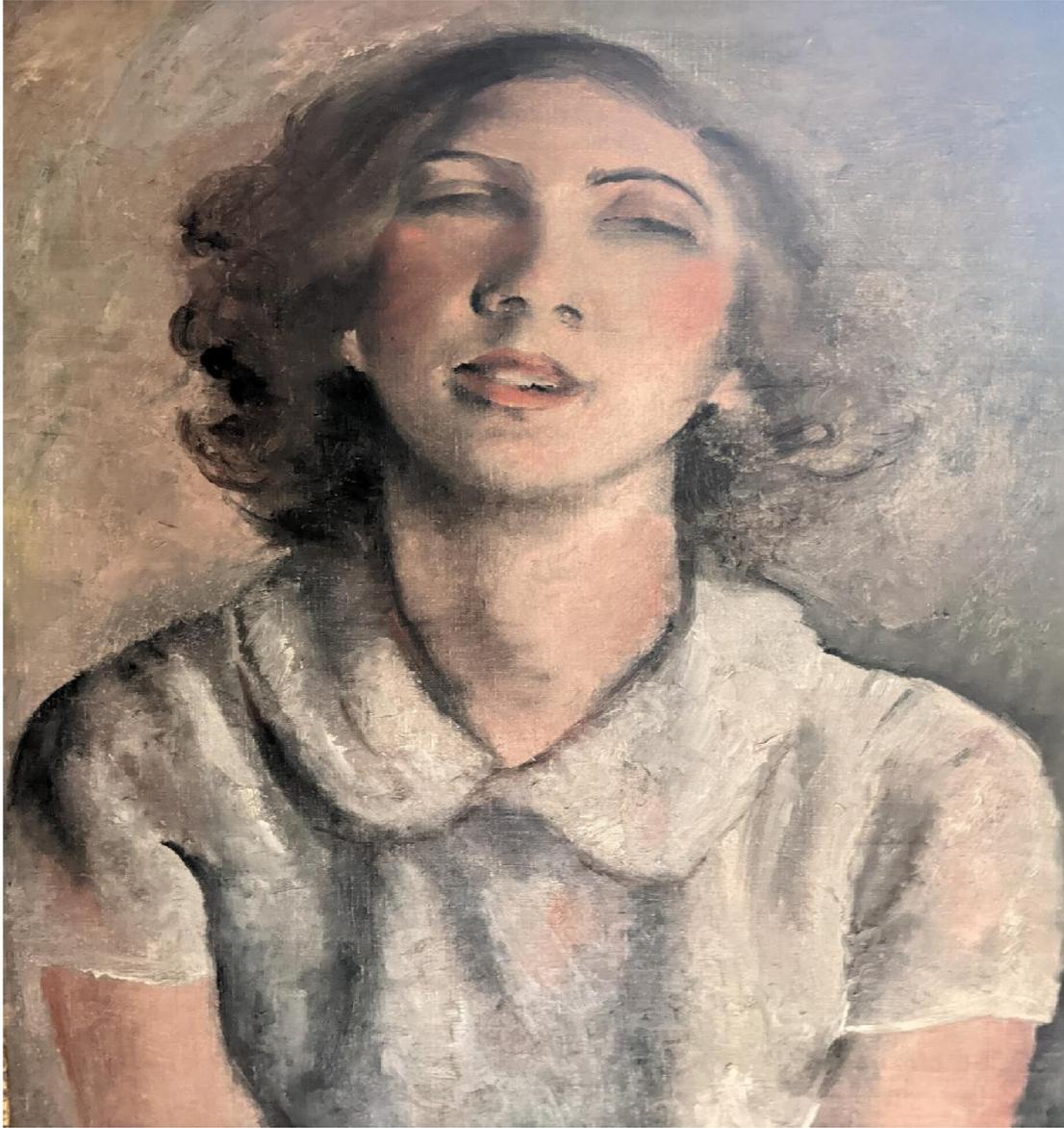


Paul Hanska



QUARANTAINE

Paul Hanska

Quarantaine

© Paul Hanska, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1710-8

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Creten Georges 1931. Extase.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I.

Vogue la galère

Je n'ai jamais été tenté par les voyages organisés. J'aime l'aventure, l'imprévu, les découvertes inattendues. Depuis l'enfance, je ne supporte plus d'être tenu par la main, guidé, mené, bridé, collé aux bottes d'un cicérone qui m'indique quoi regarder, quand manger sans me laisser la moindre liberté.

J'ai cédé : Mélissa rêvait depuis son enfance de faire une grande croisière. La croisière, me disait-elle, salivant, c'est l'immersion dans le monde des milliardaires : buffets de petits déjeuners longs comme un quai de métro, choix, le midi, parmi les saveurs des quatre coins de la planète, champagne ad libitum avant le dîner, en robe du soir et smoking, et piste de danse entre le plat et les fromages. Pour fêter le premier anniversaire de notre cohabitation, je me suis laissé faire. Ma foi, ma pile de livres en attente s'approchait résolument du plafond, je me voyais bien en chaise longue achever un roman chaque jour en levant les yeux de temps à autre sur des côtes verdoyantes et paresseuses au loin. À quarante ans, j'étais enfin casé comme disait ma brave maman, qui désespérait d'être un jour grand-mère. J'avais dit à Mélissa que ma mère comptait sur elle. La quarantaine me fait peur. Peur d'aborder la deuxième moitié de ma vie sans avoir réalisé grand-chose dans la première. Peur de l'isolement aussi sans doute pour me pousser à cohabiter. La vie de couple est pour moi un voyage dans l'inconnu. « Tales of the Unexpected », la série télévisée qui doit avoir à peu près mon âge et dont j'adorais le générique. Croisières pas cher sur Internet. Ma vie ne vaut pas bien cher.

Quelques moteurs de recherche m'ont lancé au visage des promotions irrésistibles avant même que je jette mon dévolu sur une destination. L'extrême Orient. « Explore Asian Edo civilisation » : un périple de trois semaines au départ de Hong Kong, vols compris, qui s'annonçait avec une réduction de 45 % dont il fallait profiter in extremis avant jeudi. Cinq escales dont l'ascension du mont Fuji constituait le bouquet final avant le retour au départ de Tokyo (une nuit, repas libre, c'est-à-dire à notre charge). Mélissa, que j'appelle « sushi » dans nos moments intimes a fait des bonds de joie. Je nous ai inscrits le soir même sur ce site qui m'a fait choisir à sept reprises la langue dans laquelle je souhaitais m'exprimer et qui revenait obstinément à l'anglais à chaque tentative. J'ai indiqué que mon nom est Paul Hanska, tandis que Mélissa, d'un petit air

gêné, m'a fait remplir son formulaire avec le prénom Jeanine.

Je me suis demandé si la femme qui partageait désormais ma vie était bien celle que je connaissais, ou si elle avait une face cachée. Quand elle est gênée, elle me tourne un peu le dos, comme un crabe qui cherche à se protéger les yeux.

Le prix de départ était très raisonnable. Lorsque j'ai précisé que nous aurions chacun une valise, que nous préférons être assis côte à côte dans l'avion, que nous options pour une cabine double avec vue sur l'extérieur (la mer), que nous souhaitons effectivement escalader ce mont Fuji et jouir des excursions aux escales plutôt que faire du shopping aux abords du port et que nous buvons du vin aux repas, la fabuleuse remise s'était envolée. Sans compter la majoration pour période de pointe du Nouvel An chinois. La planète abordera en effet ce 25 janvier 2020 l'année du Rat. Pour fêter une première année de vie de couple, je ne voulais pas sembler rat, c'est-à-dire pingre, et j'ai donné tous les chiffres de ma carte de crédit sans oser demander à payer en quatre fois sans supplément. Mélissa-Jeanine à mon côté m'a trouvé un air pincé.

— Tu n'as pas l'air heureux.

J'ai bien senti que mon large sourire n'avait pas l'air naturel. Plus moyen de faire marche arrière, j'ai persisté en niant toute gêne. Voyage au bout de l'ennui : c'est cher pour n'avoir rien à faire vingt jours durant, sinon passer du transat à la piscine et de la piscine à la piste de danse pour rester en nage. Cuire toute la journée comme un homard, serrer la pince d'inconnus avec qui on dîne pour la première et la dernière fois, les entendre raconter leurs vacances précédentes, je me sentais déjà en marche arrière. Trop tard.

Nous avons donc quitté notre bonne ville de Bruxelles dans un train pour Amsterdam, et de là pris un Airbus pour Hong Kong via Frankfort et Taipei. Dix-huit heures, de fort méchante humeur, à tenter de dormir, de ne pas regarder sur le minuscule écran face à nous envahi par la tignasse rousse de la voisine de devant les films proposés : « Vol 7005 » (un voyage en avion qui tourne au cauchemar), « Sully » (un avion qui doit atterrir ou amerrir in extremis sur le fleuve Hudson), « Non-stop » (à bord d'un avion un agent des forces de police reçoit des SMS annonçant qu'un passager serait exécuté toutes les 15 minutes si on ne lui délivre pas 1 million de dollars), et « Flight » (atterrissage en catastrophe d'un avion piloté par un commandant alcoolique et drogué) : ils choisissent bien leurs films, dans ces compagnies aériennes. J'ai étudié par cœur la carte des issues de secours de notre Airbus A321. J'allais finir par angoisser ;

je me suis réconforté en réalisant que bienheureusement, tous ces incidents ne peuvent survenir en bateau. Mélissa m'a encore trouvé bougon.

Quand nous nous sommes présentés, à l'heure, mais très en retard de sommeil, le Westerdam s'étalait, long comme deux Airbus, en dix fois plus haut. On aurait dit que c'était lui, la terre ferme et le quai une fragile structure flottante. Nous avons pris place auprès des 2198 autres passagers dans notre cabine type FH2 non sans avoir emporté un plan de situation se dépliant sur six pages pour pouvoir la retrouver. J'avais bien lu que c'était un navire éco responsable, je ne parvenais cependant pas à situer son éco responsabilité. Responsable, mais pas coupable ? Qui a eu cette idée folle de lancer sur les mers des bâtiments titanesques dont l'équilibre paraît aussi mal assuré ?

Une courte sieste améliorée en vitesse dans la cabine pour nous remettre de la station assise chaste et prolongée de l'avion et à nous enfin le circuit de rêve. Le mont Fuji me fascinait, et je me voyais déjà au sommet contemplant sans crainte le coucher de soleil (la dernière éruption datant de 1707 avais-je lu).

Les amarres se sont lâchées. La terre s'est éloignée prudemment de ce monstre des mers. Le temps magnifique nous faisait douter que l'on fût le 1^{er} février. Mélissa dans sa petite robe jaune plissée rayonnait comme un soleil. Accoudée au bastingage, comme Tintin, elle cherchait des poissons du regard. Pour moi, l'eau était ce miroir dans lequel je contemplais mon âme. Après trois flûtes de champagne (cadeau de bienvenue), je lui déclamais « *Homme libre, toujours tu chériras la mer...* » Elle estimait qu'on aurait dû dire maintenant « homme ou femme libre... » Je me suis fait taxer de macho parce que je trouvais que ça sonnait moins bien.

La mer est restée calme.

Avant l'apéritif du soir, le commandant Charles Dodgson nous a servi une annonce par haut-parleurs. Pour des motifs d'ordre sanitaire, le Japon nous refusait l'accès à ses ports. Au nom de la Holland-America Line, l'amiral invisible nous souhaitait un voyage truffé de découvertes supplémentaires sans majoration de prix vers d'autres pays des merveilles. Le brouhaha m'a empêché de comprendre la suite. Nous étions obligatoirement regroupés par tables de huit, tous parlaient en même temps. Les convives se sont rués sur les serveurs, lesquels n'étaient au courant de rien ou feignaient parfaitement l'ignorance, tout en proposant une deuxième tranche de Vitello tonnato ou encore une rasade de

Verdicchio.

Les conversations se sont amplifiées au point de couvrir l'orchestre qui avait manifestement reçu l'ordre de jouer comme aux dernières heures du Titanic. En tous cas, c'était foutu pour la visite des sites japonais de la période Edo.

Un sous-gradé ficelé de bleu marine, galonné de blanc et paré de boutons dorés a tenté de nous informer au micro. En raison d'une épidémie de Coronavirus, nous étions déviés vers Taiwan où un séjour de rêve et des attractions entièrement gratuites nous seraient offerts. Au nom du capitaine et de la compagnie, le jeune homme nous invitait à nous relaxer en six langues.

Mélissa s'est mise à me reprocher d'avoir choisi cette destination. Je lui rétorquai que c'était son rêve à elle et qu'en fait de milliardaires, nous étions plutôt au milieu d'un troupeau de gens aussi pauvres que nous. Où sévissait cette épidémie ? Au Japon ou à bord ?

La télévision dans la chambre ne proposait pas Titanic, ni Dérive Mortelle, ni le Bateau de la Mort : les compagnies maritimes sont plus avisées que les aériennes. Nous avons donc vu Scènes de ménage, seul film disponible en français, avec De Funès et Bernard Blier. Melissa ne comprend pas bien l'anglais. À voir ces mégères médire de leurs maris, Melissa piaulait comme une gelinotte huppée sur le point de pondre. Moi, ce film féministe de 1954 m'a laissé froid. Je me suis rabattu sur le South China Morning Post pour y découvrir que nous étions le 2 février 2020. « 02022020 ». Un palindrome !

— Ça se lit dans les deux sens, Mélissa.

Mon enthousiasme n'était visiblement pas communicatif. Enivré de cette découverte, je jubilais ; ma joie restait solitaire. Je me suis mis à chercher quand cela se reproduirait. J'ai carburé longuement et je lui ai lancé au visage, triomphant :

— Le 29 février 2092 ! Tu te rends compte ? Par la grâce d'une année bissextile ! Ça ne se reproduira plus avant soixante-douze ans et six jours : nous serons déjà morts.

Cette perspective ne l'enchantait manifestement pas. Difficile de faire partager un enthousiasme juvénile à une compagne qui préfère savourer les tours pendables que madame Boulingrin inflige à son mari trompé.

Au petit déjeuner nous avons appris que tout comme le Japon, Taiwan nous interdisait d'aborder ses rives enchantées et que nous voguions désormais pour les Philippines et l'île de Guam où nous attendaient des festivités locales du plus haut intérêt et un feu d'artifice universellement réputé pour le Nouvel An chinois. MéliSSa a failli s'évanouir quand je lui ai rappelé qu'en matière de feu d'artifice, la Corée du Nord venait de lancer quatre missiles en direction de cette île de Guam où est située une importante base navale américaine. Notre voisin de table, biologiste de l'université de Berne, intervient dans notre conversation et nous informe, la bouche pleine, le croissant dégoulinant de café au lait, mais sans aucune émotion que cette île est infestée de serpents amenés par les troupes américaines à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Ces *Boiga irregularis* (on en dénombre des millions sur cette petite île, nous précise-t-il) ont exterminé les oiseaux du cru, les chauves-souris et les lézards au point que, sans prédateurs, les insectes et surtout les araignées ont proliféré à un niveau très inquiétant. Mais nous ne devions pas nous en faire vu que, sur les conseils de son université, les autorités locales ont entamé un lâchage par avion de millions de souris mortes empoisonnées au paracétamol pour venir à bout de ces serpents ravageurs. MéliSSa ponctuait chacune des phrases du savant de petits couinements aigus. Le mec tout seul à notre table en chemise Lacoste barrée sur toute la largeur d'un crocodile rigolard et de l'inscription « La chemise Lacoste » (afin que les myopes ne soient pas tenus dans l'ignorance) s'est mis à parler avec un drôle d'accent. Un Luxembourgeois. Plutôt un bourgeois déguisé en luxe avec sa Rolex dorée. Il a posé sa grosse patte alourdie de la montre tapageuse sur la petite main de MéliSSa pour la rassurer en rapprochant sa tignasse et lui a susurré à l'oreille assez fort pour que nous l'entendions :

— Je serai là pour vous défendre, je suis armé.

Comme nous étions interloqués de savoir la présence d'armes à bord, il a sorti une sorte de baguette de sourcier munie d'un élastique de sa poche revolver.

— Vous voyez le verre, sur cette table ?

Il a placé une bille dans le caoutchouc et le verre à dix mètres a explosé.

— Votre serpent *vulgaris* n'a qu'à bien se tenir.

Il a regardé MéliSSa et semblait lui dire in petto « Moi Tarzan, toi Jane »

J'ai eu envie de corriger en « Elle Jeanine », mais je me suis retenu.

Autour des éclats de verre, des passagers s'agitaient tout en se tenant à l'écart du maléfice inexplicable. Les sept boules de cristal, revoilà Tintin. Un serveur armé d'un carton tenant lieu de pelle récoltait les débris sur l'horrible moquette. Au concours de la moquette monstrueuse, le Westerland l'emporte à coup sûr : à chaque étage on aurait cru de la récup d'une salle de fêtes maoïste en banlieue de Tirana.

Sous mon nez, le Luxembourgeois a proposé à Mélissa de l'inviter dans le salon « B » où elle aurait même pu dîner à la table du capitaine. Elle a avoué ne pas avoir de robe longue et il lui a donc fallu décliner. Elle vocifère : c'est de ma faute, j'ai limité ses bagages à une seule valise, en raison des suppléments. Le crocodile m'a regardé de haut.

Fort heureusement, le jeune galonné aux boutons d'or nous a annoncé la bonne nouvelle : l'île de Guam nous repoussait tout autant que le Japon et Taiwan, et nous faisons route (si l'on peut dire) vers un pays de rêve, la Thaïlande, ses plages, ses beautés locales, ses massages et cela sans aucun supplément.

Vue de la planète Mars, notre errance avec ses changements de cap incessants devait ressembler à celle d'un bateau ivre :

Je me mirais dans le poème de la mer, infusé d'astres, et lactescent.

Homme libre ? Ou enchaîné à cette galère ?

J'ai rejoint la chiourme où j'ai abreuvé notre biologiste au bar pour en apprendre un peu plus sur ce Coronavirus dont on ne nous disait rien. Propos très rassurants du savant : le nombre de morts est très limité et circonscrit à la Chine, avec à peine 300 décès dans une province précise, Hubei. Rien à craindre pour nous donc, sauf si l'un des 2198 passagers (nous non compris) s'était rendu malencontreusement dans cette région sans intérêt touristique.

Quand j'ai réussi à la retrouver, j'ai arraché Mélissa aux boniments et libations du monsieur crocodile, le Tarzan à la fronde. Elle a une fâcheuse tendance à lever trop facilement le coude.

Dans notre cabine, elle a fait la grève de l'amour.

J'ai oublié la plupart de ses reproches qui me passaient au-dessus de la tête. Elle évoquait les hommes qui, dans des laboratoires, élevaient des souris pour les

empoisonner. J'ai bien précisé que je ne me prêtais pas à cette funeste entreprise, elle semblait m'en rendre coresponsable pour n'avoir pas protesté. Mais elle faisait grand cas du Luxembourgeois qui lui, au moins...

— Je croyais que tu trouvais les chemises Lacoste vulgaires ?

Elle m'a frappé comme si j'avais insulté son fils qu'elle n'avait pas.

Elle en avait marre, oui, marre d'être confinée à bord de ce maudit rafiote.

— Un rafiote ? Datant de 2004 et rénové en 2017 ! Un maître-bau de 32 mètres. Éco responsable !

Voilà maintenant qu'elle aurait préféré une barquette ! Je lui ai fourré le prospectus sous le nez et, claquant la porte, j'ai pris l'ascenseur pour le pont « Sport » au 11^e niveau. Sans explication, la piscine était fermée, tout comme la salle de sport et le spa. À mon retour j'ai eu l'impression que Mélissa n'avait pas arrêté ses imprécations en mon absence. Elle s'en prenait maintenant à mes caleçons jugés ringards ! Évidemment, des Petit-Bateau. Elle revenait sur ce monsieur Kons. C'est qui ça ? Son Luxembourgeois ! Il portait bien son nom. Il lui avait donné sa carte en toute discrétion, le fourbe, le vilain au lance-pierre. Je parie qu'il ne sait même pas ce qu'est un maître-bau. Elle non plus. Et il l'accoste avec sa chemise qui annonce la couleur ! Aurait-elle entraperçu son caleçon ?

Les rousseurs amères de l'amour fermenté... Au lit, aux côtés de ma boudeuse, j'ai commencé « *Merci pour ce moment* », l'œuvre (c'est beaucoup dire) d'une teigne, Valérie Trierweiler, rousse devenue blonde. Descendre de première dame à deuxième, ça doit être dur, mais ce pauvre Hollande mérite-t-il ce torrent de haine ? Il s'accable suffisamment lui-même. Un président obligé de se rendre casqué en scooter chez la rivale. Et rue du Cirque par-dessus le marché ! La politique française est un spectacle merveilleusement mis en scène. Les femmes peuvent être des tragédiennes acharnées.

Mélissa se retourne, grogne sur la lumière qui l'empêche de dormir et retrouve son flot d'invectives dans le sillage de cette femme-chienne, par solidarité féminine :

— Hollande, elle le montre sous son vrai jour : calculateur, froid, indifférent et sans affects, exactement comme toi.